

O toi que tes sujets ont tant pleuré, par quel crime, ô mon roi, ton peuple s'est-il attiré ce fléau? Nos vaisseaux nombreux ne sont plus, il n'en reste que de tristes débris.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE DARIUS, QUI PARAÎT AU BORD DE SON TOMBEAU,  
ATOSSA, LE CHŒUR.

L'OMBRE DE DARIUS.

O vous, fidèles enfants de pères fidèles, compagnons de ma jeunesse, généreux vieillards, de quels maux Suze est-elle affligée ? La terre frappée a gémi et s'est entr'ouverte. Je frémis en voyant mon épouse éplorée au pied de mon tombeau ; je n'ai point rejeté ses offrandes propitiatoires. Vous-mêmes, vous pleurez auprès de ce monument ; vos évocations lamentables m'ont appelé ; on sort difficilement des enfers, les dieux souterrains savent mieux saisir que rendre leur proie ; cependant mon pouvoir près d'eux a suffi : je viens, mais en hâte, et ne puis passer le terme prescrit. Quel nouveau malheur accable les Perses ?

LE CHŒUR.

Nous n'osons t'envisager, nous n'osons te répondre, notre ancien respect nous retient.

L'OMBRE DE DARIUS.

J'ai cédé à vos pleurs, et je reviens des enfers ; ne prolongez point ce discours, abrégez-le plutôt ; quittez un vain respect, expliquez-vous.

LE CHŒUR.

Je crains de t'obéir, je crains de te parler; ce récit est affreux pour tes sujets.

L'OMBRE DE DARIUS.

Puisque la crainte vous surmonte, toi, chère épouse, compagne antique de ma couche, suspends tes larmes et tes soupirs, parle sans me rien déguiser, l'infortune est le partage de l'homme; on l'éprouve sur mer, on l'éprouve sur terre, dès que la vie se prolonge.

ATOSSA.

O de tous les mortels le plus fortuné! tant que tes yeux ont vu la lumière du soleil, envié des Perses, pareil aux dieux, ton sort fut prospère; heureux, surtout, d'être mort avant d'avoir vu l'abîme de nos maux. Cher Darius, tu vas bientôt tout savoir, je n'ai qu'un mot à te dire; la puissance des Perses est anéantie.

L'OMBRE DE DARIUS.

Eh! comment? Est-ce la peste; est-ce la guerre intestine qui vous désole?

ATOSSA.

Non; mais toutes nos armées ont été détruites près d'Athènes.

L'OMBRE DE DARIUS.

Lequel de mes enfants y a donc porté la guerre? Parlez.

ATOSSA.

L'impétueux Xerxès, qui a dépeuplé le continent.

L'OMBRE DE DARIUS.

Est-ce par mer, ou par terre qu'il a fait cette folle entreprise?

ATOSSA.

Et par mer et par terre: le front de son armée était double.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et comment l'armée de terre a-t-elle pu traverser la mer ?

ATOSSA.

Un pont qui joignait les bords du détroit d'Hellé lui a servi de chemin.

L'OMBRE DE DARIUS.

Ainsi donc il a osé fermer le Bosphore ?

ATOSSA.

Il l'a osé : un dieu sans doute à tout conduit...

L'OMBRE DE DARIUS.

Un dieu trop puissant, hélas ! et qui a su l'aveugler.

ATOSSA.

C'est aujourd'hui que nous sentons quels maux il a causés !

L'OMBRE DE DARIUS.

Mais enfin, quel est donc l'événement qui vous fait verser tant de larmes ?

ATOSSA.

L'armée navale détruite a perdu l'armée de terre.

L'OMBRE DE DARIUS.

Et ce peuple immense est tombé sous le fer ennemi ?

ATOSSA.

Suze déserte retentit de gémissements.

L'OMBRE DE DARIUS.

Ah dieux ! de quelle ressource vaine ont été tant de forces !

ATOSSA.

Tous les Bactriens ont péri : tous avant la vieillesse.

L'OMBRE DE DARIUS.

Ah malheureux ! quelle jeunesse, quels alliés il a perdus.

ATOSSA.

Xerxès lui-même, nous dit-on, presque seul et sans suite...

L'OMBRE DE DARIUS.

Eh bien ! que devient-il ? quel espoir de salut ?...

ATOSSA.

... S'est cru trop heureux de regagner le pont qui joignait les deux continents.

L'OMBRE DE DARIUS.

Enfin est-il sauvé ? Est-il dans l'Asie ?

ATOSSA.

On l'assure ; et la nouvelle paraît constante.

L'OMBRE DE DARIUS.

Oh ! que les oracles ont été bientôt vérifiés ! Jupiter les accomplit sur mon fils. Hélas ! j'avais prié les dieux de différer plus longtemps ; mais qui court à sa perte y est précipité par les dieux. Sujets chéris, j'entrevois vos maux à l'avenir. Mon fils inconsidéré en ouvre la source par sa folle audace. Il a cru pouvoir enchaîner servilement la mer sacrée d'Hellé, le Bosphore destiné par les dieux à couler librement. Il a dénaturé les eaux, et, les captivant dans des entraves forgées par le marteau, les a forcées de livrer un large passage à sa nombreuse armée. Mortel, il a cru (quelle folie, quel délire !) il a cru l'emporter sur Neptune et sur tous les dieux. Que je crains pour tous les trésors amassés sous mon règne ! ils seront la proie du premier qui voudra s'en emparer.

ATOSSA.

Hélas ! voilà le fruit des conseils détestables que l'impétueux Xerxès a trop écoutés. On lui disait souvent que par la guerre vous aviez acquis à vos enfants d'immenses

richesses ; et que lui, sans courage, végétant au fond d'un palais, n'ajoutait rien à l'héritage de son père. Excité par ces reproches répétés de ses vils flatteurs, il s'est enfin résolu à marcher contre la Grèce.

L'OMBRE DE DARIUS.

Certes, l'événement est grand et mémorable. Jamais coup semblable n'était tombé sur la ville de Suze et ne l'avait ainsi dévastée, depuis que Jupiter nous donna cet honneur de régner seuls et d'étendre notre sceptre sur la féconde Asie. Médus fit les premières conquêtes : son fils acheva ce qu'il avait commencé, et toujours la sagesse fut son pilote. Le troisième fut Cyrus, mortel fortuné, qui, parvenu au trône, donna la paix à tous ses sujets. Il acquit la Lydie, la Phrygie, et subjuga l'Ionie. Il ne fut point haï des dieux parce qu'il fut modéré. Le fils de Cyrus fut le quatrième roi. Après lui Mardus, à la honte de notre patrie et de ce trône antique, régna ; mais le vaillant Artaphernès, aidé de ses amis conjurés, le surprit et le tua dans son palais. Maraphis, ensuite Artaphernès, lui succédèrent. Moi-même enfin, favorisé du sort, j'ai régné ; j'ai mené souvent de nombreuses armées à la guerre ; mais je n'ai jamais fait essuyer à Suze d'aussi grands revers. Aujourd'hui mon fils, jeune encore, pense en jeune homme : il oublie mes conseils. N'en doutez pas, ô mes anciens compagnons ! tous ses prédécesseurs avec moi ont moins coûté que lui seul à la Perse.

LE CHŒUR.

O notre auguste maître ! que devons-nous faire ? comment le Perse sera-t-il plus heureux à l'avenir ?

L'OMBRE DE DARIUS.

Si vous ne portez jamais la guerre chez les Grecs, dissiez-vous encore avoir une armée plus nombreuse. Leur terre elle-même combat pour eux.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ? comment combat-elle pour eux ?

L'OMBRE DE DARIUS.

Elle détruit par la faim des ennemis arrogants.

LE CHŒUR.

Mais si nous levions une armée leste et choisie ?

L'OMBRE DE DARIUS.

Pour celle même qui reste en Grèce, il n'y aura ni salut, ni retour.

LE CHŒUR.

Quoi ! toute l'armée des Barbares n'a donc point quitté l'Europe, ni repassé le détroit d'Hellé ?

L'OMBRE DE DARIUS.

Il n'en revient que la moindre partie, si, d'après le passé, nous devons en croire aux oracles, qui jamais ne s'accomplissent à demi. Sachez donc que mon fils, toujours plein d'un vain espoir, a laissé dans la Grèce des troupes d'élite. Destinées à engraisser les champs Béotiens, elles sont restées dans les plaines qu'arrose l'Asope. C'est là que les attend le dernier des désastres, digne prix d'une orgueilleuse et sacrilège audace. Arrivés dans la Grèce, ils n'ont pas craint de dépouiller les dieux et de brûler leurs temples ; les autels sont détruits, les statues arrachées de leur base et brisées en morceaux. Tant de crimes sont déjà justement punis et le seront longtemps. L'édifice du malheur n'est pas à son comble : il croît encore, tant s'élève dans les champs de Platée, sous le fer des Doriens, un amas tout sanglant de cadavres. Des montagnes d'ossements, jusqu'à la troisième génération, sans parler, diront aux yeux des hommes : « Mortels, il ne faut point s'élever au-dessus de la condition humaine. L'insolence, en germant, ne porte que l'épi du malheur ; la

moisson qu'on en recueille est toute de larmes ». Témoins de ce châtement, souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce. Qu'aucun de vos rois désormais, peu content de son sort, ne ruine sa puissance pour envahir d'autres états. Il est un censeur sévère, Jupiter, qui punit les pensées trop orgueilleuses. Vous qui connaissez la sagesse, que vos conseils apprennent à mon fils à ne plus offenser les dieux par son audace présomptueuse. Et vous, tendre et respectable mère, allez au-devant de Xerxès : mais portez-lui des vêtements convenables ; car ses magnifiques habits, déchirés dans l'excès de la douleur, n'offrent plus que des lambeaux. C'est à vous de le consoler ; je sais qu'il n'écouterà que vous. Pour moi, je retourne aux royaumes sombres ; adieu, vieillards, adieu. Malgré tant de malheurs, tâchez de vous livrer chaque jour à la joie, car enfin les richesses ne sont rien chez les morts.

*(L'ombre disparaît).*

## SCÈNE II.

ATOSSA, LE CHOËUR.

LE CHOËUR.

Tant de malheurs présents, tant de maux à venir m'accablent de douleur.

ATOSSA.

O destin ! que de sujets de désespoir ! mais surtout mon cœur se brise quand je me représente l'humiliation de mon fils, couvert de vêtements déchirés. Courons en préparer d'autres ; tâchons de prévenir son arrivée. Je n'abandonnerai point dans le malheur ce que j'ai de plus cher.



## SCÈNE III.

## LE CHOEUR.

Grands dieux ! Que nous jouissions d'une heureuse et tranquille administration tant qu'un monarque auguste, suffisant à tout, irréprochable, invincible, égal aux dieux, Darius, régnait sur cet empire !

La gloire suivait nos armées, la justice réglait nos conquêtes. Invaincus et triomphants, un retour heureux nous ramenait dans nos foyers.

Que Darius a pris de villes, sans passer lui-même le fleuve Halys, souvent sans sortir de son palais ! Ainsi lui furent soumises les villes maritimes du golfe Strymonien, voisines des campagnes de la Thrace, et celles qui, loin de la mer, dans le continent, avaient en vain élevé leurs remparts ; les fières cités qui bordent l'Hellespont ; la sinueuse Propontide ; les bouches du Pont ; les îles voisines du Promontoire et des côtes de l'Asie, telles que Lesbos, Samos, si fertiles en oliviers, Chio, Paros, Naxos, Mycone, Andros et Ténos, qui se touchent. Il avait réduit les îles plus avancées dans les mers, Lemnos et la marécageuse Icare. Il avait soumis Rhodes, Cnide et les villes de Chypre, Paphos, Soles et Salamine, Salamine, dont la métropole aujourd'hui fait couler nos larmes. Par sa prudence il avait su dompter les villes opulentes des Grecs de l'Ionie. Ses troupes, ses alliés innombrables formaient une force invincible. Aujourd'hui, sans doute, les dieux ont changé ; nous succombons, vaincus sur terre et sur mer.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

XERXÈS, LE CHŒUR.

XERXÈS.

Infortuné! de quel coup fatal et imprévu je suis accablé! Que la fortune insulte cruellement à la race des Perses! Malheureux, que deviens-je? mes genoux tremblent sous moi à la vue de ces respectables vieillards. O Jupiter! que ne m'as-tu plongé dans la nuit de la mort avec mes soldats!

LE CHŒUR.

O roi! qu'est devenue votre armée superbe? qu'est devenu l'honneur qui réglait cet empire? où sont nos braves soldats? Un dieu cruel les a détruits. Cette terre redemande, en pleurant, la jeunesse qu'elle avait nourrie. Hélas! Xerxès l'a perdue: Xerxès en a surchargé les enfers. Cette foule de guerriers, la fleur de l'Asie, ces archers habiles, des millions d'hommes, tout a péri.

XERXÈS.

Hélas! quelles forces?

LE CHŒUR.

O roi! quel coup! quel coup terrible! l'Asie entière en est abattue.

XERXÈS.

Et c'est moi, malheureux d'être né, c'est moi qui deviens le fléau de ma patrie!

LE CHŒUR.

Voilà donc les acclamations que vous entendrez à votre retour! Des cris funestes, d'affreux gémissements, et les accents lamentables des chants de Maryande<sup>1</sup>!

XERXÈS.

Ah! ne retenez point vos voix, vos pleurs et vos cris. Deux fois le sort a tourné contre moi.

LE CHŒUR.

Sans doute, malgré mon respect, j'élèverai mes cris jusqu'à vous. La terre et la mer ont conspiré contre cette ville qui pleure aujourd'hui ses enfants. Je n'étoufferai point mes cris ni mes larmes. Le dieu des Ioniens nous a tout enlevé. Il a uni leurs vaisseaux, combattu pour eux, et couvert de nos débris une plage funeste et un rivage malheureux.

XERXÈS.

Pleurez, contentez-vous; instruisez-vous de tous vos malheurs.

LE CHŒUR.

Où sont tous vos amis fidèles? où sont tous vos satrapes? où sont Pharandacès, Souzas, Pélagon, Dotamas, Agabatès, Psammis et Suzicanès, l'amour d'Ecbatane?

XERXÈS.

Tombés de leur vaisseau, je les ai laissés sans vie sur les rivages de Salamine.

LE CHŒUR.

O ciel! et qu'est devenu Pharnuque, et le vaillant Ario-

1. Les chants Maryandiniens étaient des chansons ou romances lugubres.

mardus ? où sont Sebalcès et le noble Lilée ? qu'avez-vous fait de Memphis, de Tarybis, de Masistrès, d'Artembanès, et d'Hystaichmas ?

XERXÈS.

Malheureux ! hélas ! tous, dans le même combat, mortellement blessés et palpitants, sont morts tournant encore leurs yeux vers les murs odieux d'Athènes.

LE CHŒUR.

Et l'œil fidèle qui pour vous éclairait cet empire, l'inspecteur de tant de milliers de soldats, le descendant de Sézame et de Mégabate, le fils de Batanochus, Alpiste, Parthée et le grand Oibarès, où les avez-vous laissés ?

XERXÈS.

O fortune ennemie !

LE CHŒUR.

Généreux Perses ! que de malheurs sur malheurs !

XERXÈS.

Quel triste souvenir de tant d'amis fidèles vous me rappelez en déplorant ces malheurs funestes. La pitié crie au fond de mon cœur.

LE CHŒUR.

Ah ! combien d'autres encore avons-nous à regretter ! Mardon, qui commandait dix mille hommes ; Xanthès, le vaillant Ancharès, Diéxis et Arsacès, les chefs de votre cavalerie, Cigdagatès et l'audacieux Lythimne, insatiable de combats.

XERXÈS.

Ils ont été ensevelis ! ils ont été ensevelis ! non portés sur des chars couverts de pavillons et suivis des soldats, mais jetés sans honneur comme de vils coureurs de l'armée.

LE CHŒUR.

Infortunés ! quel sort imprévu ! quel exemple de malheurs !  
spectacle digne d'Até !

XERXÈS.

Le destin nous a frappés ; ce sont là de ses coups.

LE CHŒUR.

Il nous a frappés ; l'univers le voit. Tous nos efforts ont  
échoué contre des matelots ioniens ! O nation des Perses,  
quel sort pour toi dans un combat.

XERXÈS.

Une telle armée ! Infortuné ! puis-je le croire ?

LE CHŒUR.

Non, il n'est pas possible ; tant de forces ne sont pas dé-  
truites...

XERXÈS.

Vous voyez ce qu'il reste de mes apprêts.

LE CHŒUR.

Je le vois, je le vois...

XERXÈS.

Ce carquois...

LE CHŒUR.

Voilà donc ce que vous avez sauvé.

XERXÈS.

Ce carquois où étaient mes flèches...

LE CHŒUR.

Quel reste de tant de puissance !

XERXÈS.

Je n'ai plus de défenseurs...

LE CHŒUR.

L'Ionien ne fuit donc pas ?...

XERXÈS.

Il est vaillant. J'ai vu... Revers incroyables !...

LE CHŒUR.

Nos vaisseaux fuir devant eux?...

XERXÈS.

De rage, de désespoir, j'ai déchiré mes vêtements.

LE CHŒUR.

Ah dieux! ah dieux!

XERXÈS.

Plainte trop faible!...

LE CHŒUR.

Trop faible, sans doute, pour des maux sans nombre.

XERXÈS.

Quelle affliction pour nous! quelle joie pour nos ennemis!

LE CHŒUR.

La force de la Perse est abattue.

XERXÈS.

Je suis privé de mes gardiens fidèles...

LE CHŒUR.

De vos amis engloutis par la mer...

XERXÈS.

Pleurez, pleurez mon malheur; retournez dans vos foyers...

LE CHŒUR.

O infortune! ô misère!

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens...

LE CHŒUR.

Oh! d'un malheur extrême, malheureuse consolation!

XERXÈS.

Joignez vos tristes accents aux miens.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

XERXÈS.

Nos maux sont affreux.

LE CHŒUR.

Ah ciel ! je succombe à ma douleur.

XERXÈS.

Frappez, frappez votre sein ; donnez des larmes à votre roi.

LE CHŒUR.

Je pleure, je soupire...

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens.

LE CHŒUR.

O mon maître ! ce jour est le jour de la douleur.

XERXÈS.

Faites éclater vos gémissements.

LE CHŒUR.

Je gémirai et meurtrirai ma poitrine de mes coups redoublés.

XERXÈS.

Frappez votre poitrine, répétez les chants Mysiens<sup>1</sup>.

LE CHŒUR.

O douleur ! ô douleur !

XERXÈS.

N'épargnez point cette barbe vénérable...

LE CHŒUR.

Je l'arracherai en gémissant...

XERXÈS.

Poussez des cris aigus.

LE CHŒUR.

Ah ! je vous obéirai.

1. Les Mysiens, ainsi que les Phrygiens, étaient renommés pour les chants lugubres.

XERXÈS.

Ranimez ces mains tremblantes, déchirez vos habits.

LE CHŒUR.

Oui, je les arracherai en gémissant.

XERXÈS.

Fondez en larmes...

LE CHŒUR.

Mes yeux en sont inondés...

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens...

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas !

XERXÈS.

Retournez en pleurant dans vos maisons.

LE CHŒUR.

Ah, ciel ! faut-il nous montrer ainsi à la Perse !

XERXÈS.

Oui, que la Perse en soit témoin.

LE CHŒUR.

Ah ! elle entendra nos soupirs !

XERXÈS.

Soupirez, Perses, jadis trop heureux !

LE CHŒUR.

Ah, ciel ! faut-il nous montrer ainsi à la Perse ?

XERXÈS.

Hélas ! nos vaisseaux ! hélas ! ils sont perdus.

LE CHŒUR.

Je vous accompagnerai avec de tristes gémissements...

FIN.





AGAMEMNON

*Tragédie*



## AVANT-PROPOS

Agamemnon est la première pièce de l'Orestie, cette trilogie d'Eschyle qui doit être considérée comme son chef-d'œuvre.

Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, avait promis à Clytemnestre que, dès qu'il aurait pris la ville de Troie, il l'en avertirait par un signal. C'était un feu qu'il devait placer sur une hauteur pour avertir les lieux voisins de faire la même chose de suite jusqu'à ce que la lumière pût être aperçue d'Argos.

Le guetteur chargé d'épier le moment où le feu s'allumera est perché sur une plate-forme du palais, et prie les dieux de finir ce pénible soin que lui a confié Clytemnestre. Tandis qu'il se plaint de son emploi, il voit luire tout à coup le signal tant attendu, et il se dispose à en avertir la reine qui est couchée. Ainsi le temps et le lieu de la scène sont fixés. C'est, le matin, l'entrée du palais à Argos. Le chœur, formé par des vieillards du conseil d'état, survient sans être annoncé, mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la reine a convenu avec Agamemnon et la nouvelle de la prise de Troie. Ils s'entretiennent d'abord sur le siège de cette ville qu'ils n'approuvaient pas, et dont ils avaient tâché de détourner le roi.

Les ministres d'Argos, voyant Clytemnestre qui s'approche, la saluent respectueusement et lui demandent sur quel heureux espoir elle fait des sacrifices. « Troie est prise, répond Clytemnestre, et un héraut arrive, qui confirme cette nouvelle ».

Bientôt Agamemnon paraît lui-même sur un char comme un

trionphateur de retour dans sa patrie. Il est suivi de Cassandre sa captive, assise sur un autre char, et Clytemnestre vient aussitôt à sa rencontre.

Elle lui fait un discours apprêté, qui marque bien le caractère dangereux de Clytemnestre prête à tuer son époux. De plus, comme pour relever davantage la victime, elle presse tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit contraint de céder à l'importunité.

Clytemnestre, après avoir conduit son époux, revient sur ses pas et invite Cassandre à sortir de son char en l'assurant qu'on adoucira sa captivité. Cassandre, pénétrée de douleur, et lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la reine, garde un silence obstiné qui impatiente tellement Clytemnestre qu'elle se retire.

Cassandre pousse de grands cris, entre tout à coup dans un de ses accès prophétiques et repasse tous les meurtres commis dans ce funeste palais, à commencer par celui du fils de Thyeste. Puis c'est la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la sienne propre.

Les vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puisse arriver. Mais ils en sont bientôt persuadés par eux-mêmes. Ils entendent les cris pitoyables d'Agamemnon qu'on massacre derrière le théâtre. Le chœur effrayé se détermine à entrer de force dans le palais, mais Clytemnestre vient tout à coup à sa rencontre avec l'air assuré et féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, et qui l'a exécuté de sang-froid. Loin de rougir d'avouer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, et raconte tranquillement la manière dont ce forfait s'est accompli. Les portes du palais s'ouvrent, et l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Le chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie, mais elle lui reproche elle-même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat.

Enfin Égisthe paraît à son tour et se glorifie de la même façon. Il prétend avoir vengé son père Thyeste qui avait fait une imprecation contre les Pélopidés, parce qu'Atrée lui avait fait manger ses propres enfants. Le chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre, et il prédit à l'usurpateur qu'Oreste punira l'amante et l'amant.

## PERSONNAGES

LE GUETTEUR, placé au haut du palais pour observer les signaux.

LE CHOEUR, composé des vieillards les plus distingués de la ville.

CLYTEMNESTRE.

UN HÉRAUT.

AGAMEMNON.

CASSANDRE.

ÉGISTHE.

*La scène est à Argos, devant le palais d'Agamemnon.*

# AGAMEMNON

TRAGÉDIE

---

ACTE PREMIER

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GUETTEUR.

Dieux, ne mettez-vous point fin à mes travaux ? Des années s'écoulent depuis que, placé ainsi qu'un chien fidèle au haut du palais des Atrides, je considère l'assemblée des astres nocturnes, le lever et le coucher de ces flambeaux du ciel, qui ramènent aux mortels et l'hiver et l'été. J'attends le signal éclatant du feu qui doit annoncer la prise d'Ilion ; ainsi le veulent les insidieux desseins d'une épouse. Cependant je ne quitte point cette couche inquiète, mouillée de la rosée, et que jamais ne visitent les songes ; car la crainte en chasse le sommeil et lui défend de fermer mes paupières ; et, lorsque je crois par des chansons ou des airs pouvoir charmer la fatigue de mes veilles, je pleure sur le sort de ce palais qui n'est plus gouverné sagement comme autrefois... Mais, grâce aux dieux, voici la fin de mes travaux ; l'heu-



reux signal perce l'obscurité. Salut, ô flambeau de la nuit, qui faites luire un beau jour, qui ramenez les fêtes de la victoire dans Argos ! Portons cette nouvelle à l'épouse d'Agamemnon : éveillons-la ; que dans son palais le cri de l'allégresse salue ce flambeau, puisqu'enfin Troie est prise ; ce feu brillant m'en assure. Ah ! c'est moi qui préluderai dans la fête ; c'est par moi que mes maîtres sauront leur bonheur : mes veilles n'ont point été perdues<sup>1</sup>. Puissé-je, à son retour, baiser la main de mon roi... Je tais le reste... ma langue est enchaînée<sup>2</sup>... Ces voûtes, si elles pouvaient parler, s'énonceraient plus clairement... J'ai dit tout à qui m'entend ; rien à qui ne m'entend point.

## SCÈNE II.

### LE CHOEUR.

Dix ans sont révolus depuis que les redoutables adversaires de Priam, les Atrides, Ménélas et Agamemnon, ce couple invincible, honoré par Jupiter du sceptre et du trône, ont emmené de ces lieux mille vaisseaux armés pour leur querelle. Leurs cris appelaient Mars. Tels des vautours, regrettant leurs nourrissons, voltigent et battent l'air de leurs ailes au-dessus du nid où leurs soins pour garder leurs

1. Littéralement : Car par moi les dés de mes maîtres auront bien tourné ; la garde que j'ai faite ayant amené TROIS SIX. Expression proverbiale tirée du jeu de dés, qu'on jouait alors avec trois dés, au lieu de deux qui ont été ensuite en usage.

2. Littéralement : Un grand bœuf est sur ma langue. Proverbe usité à l'égard de ceux qu'on engageait au silence par de l'argent. Suidas dit que ce proverbe venait de l'empreinte de la figure d'un bœuf que portaient les monnaies d'Athènes.

petits ont été perdus. Mais bientôt quelque dieu, Pan, Apollon ou Jupiter, touché des cris aigus de ces oiseaux, envoie la furie vengeresse poursuivre d'injustes ravisseurs. Ainsi le puissant dieu de l'hospitalité envoie le fils d'Atrée contre Alexandre ; ainsi veut-il que, pour une femme voyage, Grecs et Troyens essuient de fréquentes et pénibles luttes, où le genou pliera dans la poussière, où la lance se rompra dès la première attaque. Maintenant le sort en est jeté, et les destins seront accomplis. Ni les pleurs, ni les cris, ni les libations n'adouciront pas la colère implacable des furies<sup>1</sup>.

Pour nous, que la vieillesse a privés de l'honneur de suivre cette armée, nous demeurons ici, appuyant sur le bâton notre faiblesse pareille à l'enfance ; car si l'enfant, qu'anime une sève trop neuve, ressemble au vieillard et ne suffit pas aux travaux de Mars, le vieillard, à son tour, dépouillé de sa chevelure, comme un arbre desséché, ne marche plus qu'à l'aide d'un troisième appui, il n'a rien au-dessus de l'enfant. C'est un fantôme errant dans le jour.

Mais vous, fille de Tyndare, reine d'Argos, quel besoin, quel événement, quelle nouvelle vous fait ordonner tant de sacrifices ? L'encens fume sur les autels de tous les dieux domestiques, des déités célestes, infernales et terrestres ; les lampes élèvent leur flamme jusqu'aux cieux ; une huile pure entretient leur douce clarté ; on apporte des offrandes du palais. Dites-nous ce qu'il vous est permis de nous apprendre. Guérissez-nous de cette inquiétude, qui tantôt ne nous laisse envisager que des maux, tantôt, à la vue de quelques auspices favorables, permet à l'espérance de

1. Littéralement : De celles à qui on offre des sacrifices sans feu.

chasser l'inquiétude extrême et le chagrin dévorant de notre âme.

Je puis rappeler ici le départ menaçant de nos guerriers. Chantons (ma confiance au ciel m'y invite, mon âge m'en laisse la force) sous quel auspice terrible les deux princes armés du fer de la vengeance, la fleur de la Grèce et ses chefs unis ont marché contre Ilion.

Aux deux rois des vaisseaux, près de leur superbe demeure, apparurent deux rois des oiseaux, l'un blanc, l'autre noir, qui, de leurs serres, gardiennes de la foudre, déchirant une hase fécondée, que la fuite n'avait pu leur dérober, dévorèrent une race nombreuse. Chantons, chantons des vers lugubres, mais que le présage en soit démenti !

Dans ces oiseaux acharnés, le respectable devin de l'armée reconnut les Atrides et les autres chefs. Un transport le saisit ; il s'écrie : Après un long siège, la ville de Priam sera prise, et les richesses depuis longtemps accumulées dans ses murs seront livrées par le destin au pillage. Puisse seulement la colère céleste ne point briser le fer forgé pour frapper les Troyens ! Diane s'indigne contre cette maison ; les chiens ailés de son père y ont déchiré une malheureuse mère et ses petits prêts à naître : ce festin des aigles lui est odieux. Chantons, chantons des vers lugubres, mais que le présage en soit démenti !

Diane protège et les tendres oiseaux, trop faibles pour voler, et les nourrissons des hôtes des bois qui sont encore à la mamelle. Oui, le présage de ces aigles est heureux, mais non sans danger. Dieu des flèches, ô Péan ! empêche que ta sœur ne soulève contre les Grecs des vents contraires, qui, enchaînant les vaisseaux, opposent de longs obstacles à leur départ ; trop jalouse d'obtenir un sacrifice

barbare que les festins n'accompagneront point ; source de débats, d'offenses à la nature et d'outrages à l'hymen. Au fond d'un palais fermente une haine redoutable, insidieuse, implacable ; on s'y souvient d'une fille à venger. Tel est le sort, et fatal et prospère que Calchas, à l'apparition de ces aigles, prédit à nos rois. Remplis de son esprit, chantons, chantons des vers lugubres ; mais que le présage en soit démenti.

Jupiter ! qui que tu sois, s'il te plaît d'être ainsi nommé, c'est sous ce nom que je t'invoque ! En vain j'ai cherché, je ne trouve que toi qui puisses m'aider à délivrer mon âme du poids de ses soucis.

Naguère le superbe, plein d'audace, bravait tout. De son premier néant il s'élève, trouve un vainqueur, et s'éclipse. Mais celui qui avec joie chantera l'hymne de triomphe en l'honneur de Jupiter verra tous ses vœux accomplis.

Jupiter, ouvre aux hommes la voie de la prudence ; ses châtiments sont pour nous des leçons : même pendant le sommeil, le remords se distille dans nos cœurs. Et, malgré nous, la sagesse arrive, la sagesse, présent des dieux qui viennent s'asseoir inébranlablement au-dessus de nos têtes.

Ainsi le chef des vaisseaux, sans accuser le prophète, cédaux coups du sort ; tandis que sur les bords orageux d'Aulide, en face de Calchas, une inaction dévorante pesait aux peuples d'Achaïe.

Des bouches du Strymon les vents apportant le retard, la disette, le naufrage, la dispersion, n'épargnant ni agrès, ni vaisseaux, flétrissaient la fleur de la Grèce, forcée à un loisir prolongé. Bientôt le devin, au nom de Diane, propose aux chefs un remède pire que la tempête :

les Atrides en brisèrent leur sceptre, en versèrent des larmes.

Destin cruel ! s'écria l'aîné des deux rois ; dois-je désobéir ? dois-je immoler ma fille, l'ornement de ma maison, et souiller mes mains paternelles du sang filial répandu sur l'autel ? Quel parti prendre ? Déserteur de ma flotte, quitterai-je mes alliés ? Ils demandent à grands cris un sacrifice, un sang qui apaise les vents. Hélas ! ils le peuvent sans crime : c'est demander la victoire.

Cependant il subit le joug de la nécessité ; un avis barbare, impie, criminel a changé son cœur ; ainsi les mortels enhardis courent au repentir ; ainsi les entraîne la conseillère de la honte, une malheureuse et funeste démence. Pour voler aux combats, pour se venger d'une femme enlevée, il ose être le bourreau de sa fille : ce sacrifice est l'auspice du départ ; et des chefs sanguinaires ne sont touchés ni des prières ni des pleurs d'un père, ni de la jeunesse de sa fille.

Il invoque les dieux ; il ordonne aux prêtres (lui, son père !) de la porter avec effort sur l'autel, comme une victime, la tête pendante ornée de bandelettes. Sa bouche charmante est fermée ; on en craint les imprécations : un indigne frein la rend muette. Mais, tandis que son sang inonde la terre, ses regards percent ses bourreaux du trait de la pitié. Belle comme les merveilles de l'art, elle semble parler ; elle rappelle ces festins que ses chants embellissaient quand la voix de cette vierge pure faisait le charme de la vie trop heureuse d'un père adoré.

Personne ne sait, personne ne peut dire ce qui doit arriver. L'art de Calchas n'est pas vain ; et la justice invite, par les coups déjà frappés, à juger de ceux qu'elle prépare. Prévoir ce qu'on ne peut éviter, c'est un soin superflu ;

c'est s'affliger avant le temps. L'avenir ne se conformera que trop clairement aux oracles. Puisse-t-il être heureux pour celle qui s'approche ! (*Clytemnestre paraît*). C'est la seule gardienne aujourd'hui de cet empire !

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, CLYTEMNESTRE.

LE CHŒUR.

Je me rends, Clytemnestre, à vos ordres suprêmes. Il est juste d'obéir à l'épouse de notre roi quand le trône est désert et le monarque absent. Princesse, pour quel succès favorable, ou sur quel espoir seulement offrez-vous des sacrifices ? Nous l'apprendrons volontiers ; si vous nous en faites un secret, nous le respecterons.

CLYTEMNESTRE.

Que d'une heureuse nuit, comme on dit, naisse un heureux jour ; votre joie va passer votre espérance : les Grecs sont maîtres de la ville de Priam.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ? Je n'ose vous en croire.

CLYTEMNESTRE.

Les Grecs sont maîtres de Troie. M'expliqué-je clairement ?

LE CHŒUR.

Ah ! la joie me transporte : elle appelle mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

Ces yeux mouillés annoncent votre zèle.

LE CHŒUR.

Mais quelle preuve certaine en avez-vous ?

CLYTEMNESTRE.

La plus sûre ; oui... Si le ciel ne me trompe.

LE CHŒUR.

Est-ce à des songes que vous ajoutez foi ?

CLYTEMNESTRE.

Pourrais-je me fier aux illusions du sommeil ?

LE CHŒUR.

N'est-ce pas un bruit incertain qui vous flatte ?

CLYTEMNESTRE.

Vous me croyez aussi crédule qu'un enfant.

LE CHŒUR.

Mais quand Troie a-t-elle été prise ?

CLYTEMNESTRE.

La nuit même qui a devancé ce jour.

LE CHŒUR.

Quel message assez prompt a pu vous l'apprendre ?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain, par ses feux allumés sur l'Ida. De fanal en fanal la flamme messagère est venue jusqu'ici ; de l'Ida au promontoire d'Hermès, à Lemnos ; de cette île, le sommet du mont de Jupiter, l'Athos, l'a reçue ; le troisième, ce grand signal de feu, cette lumière, qui, pour m'annoncer le bonheur, voyageant sur la surface des eaux d'Hellé, semblable au soleil, a doré de ses rayons le poste de Maciste. Celui-ci, jamais surpris ni vaincu par le sommeil, n'a point tardé à remplir son devoir, et son fanal a bientôt averti de loin les gardiens du Messape, aux bords de l'Euripe. Ils y



ont répondu et ont transmis le signal en allumant un monceau de bruyère sèche, dont la clarté forte et soutenue comme celle de la lune, parvenant rapidement au delà des plaines de l'Asope, jusqu'au mont Cithéron, a continué la succession de ces feux voyageurs. La garde de ce mont n'a point manqué d'allumer un fanal plus grand encore que les autres, dont la lueur, perçant comme un éclair jusqu'au mont Egipplancte, au delà des marais de Gorgopis, a excité ceux que j'y avais placés à servir mes désirs. D'un vaste bûcher ils ont fait sortir des tourbillons de flamme qui ont éclairé l'horizon jusqu'au delà du promontoire élevé du golfe Saronique, et ont été aperçus du mont Arachné. Là veillaient ceux du poste le plus voisin, qui, par une succession non interrompue depuis l'Ida, ont fait luire enfin sur le palais des Atrides ce feu désiré. Tels étaient les fanaux que mes ordres avaient fait préparer pour se répondre les uns aux autres : du premier au dernier ils ont rempli mon attente. Voilà les nouvelles sûres que mon époux m'envoie des rives troyens.

LE CHŒUR.

Princesse, dans un moment nous en rendrons grâces aux dieux ; mais daignez nous répéter encore cette nouvelle étonnante.

CLYTEMNESTRE.

Oui, les Grecs en ce jour sont maîtres de Troie : quelles clameurs dissonantes doivent retentir dans cette ville ; quel concert peut régner entre l'amertume et la douceur ? Combien le cri du vainqueur doit différer de celui du vaincu ! Là, femmes, sœurs, filles, penchées sur le corps de leurs époux, de leurs frères, de leurs pères, les serrant dans leurs bras qui ne sont plus libres, déplorent le sort de ces gages chéris. Ici, les soldats, fatigués d'un combat nocturne, pressés par

la faim, jouissent des biens dont la ville est remplie : plus d'ordre ; chacun, selon que le sort le conduit, entre dans les maisons des captifs, où désormais heureux, à couvert des frimas et de la rosée du ciel, il reposera la nuit sans alarmes. Vainqueurs, s'ils respectent les temples et les dieux des vaincus, leur vie est assurée. Fasse le ciel que l'avidité ne les entraîne point au delà des bornes ! Pour rentrer heureusement dans leurs foyers, la moitié de la carrière est encore à fournir. Puissent-ils revenir sans avoir offensé les dieux ! Que le châtiment de Troie éveille leur prudence ! Qu'aucun coup inopiné ne les frappe ! Tels sont les vœux d'une femme : puissent-ils n'être point vains, puisse le sort ne pas changer ! mon bonheur en dépend.

LE CHŒUR.

D'une femme !... et quel homme parlerait avec plus de sagesse ? Votre nouvelle est certaine, nous n'en doutons plus : nous sommes prêts à rendre hommage aux dieux ; un digne prix couronne nos travaux.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

O roi Jupiter ! ô nuit amicale, fondatrice de notre gloire ! tu as étendu sur les tours d'Illion un invisible réseau : vieillards, hommes, enfants, tous sont tombés dans le filet de l'esclavage et de la mort. J'adorerai le dieu puissant de l'hospitalité qui punit ainsi Pâris. Depuis longtemps son arc était tendu ; mais le trait n'est point parti avant le temps et ne s'est point égaré dans les airs.

Jupiter, ce sont là de tes coups ! On reconnaît le dessein et l'effet. « Les dieux ne daignent pas s'occuper de ceux qui foulent aux pieds les lois les plus saintes ». Ainsi disait l'impie. Mais les dieux se sont fait voir aux neveux de ceux qui, enivrés d'un excès funeste d'opulence, respiraient l'injustice et la guerre. N'ayons que ce qu'on possède sans danger, le nécessaire et la sagesse. La richesse défend mal l'insolent qui viole les autels de la justice : il disparaît bientôt de la terre.

Une malheureuse confiance, fille insidieuse et intolérable de la déesse de perdition entraîne, mais la faiblesse de la ressource se décèle ; on est éclairé par le jour du malheur ; la pièce fautive mise à l'épreuve est reconnue ; l'oiseau que l'enfant poursuivait s'envole ; alors une tache ineffaçable reste à tout un peuple : les dieux n'écoutent plus les prières ; ils exterminent l'homme injuste qui fut l'auteur de tous les maux, tel que Pâris, qui, venu chez le fils d'Atrée, déshonore la maison de son hôte et lui ravit son épouse.

Laissant à sa patrie le bruit des lances et des boucliers, les apprêts d'une flotte, et portant à Troie la destruction pour dot, elle s'échappe des portes d'Argos ; elle ose ce que jamais on n'osa. Les devins gémirent sur cette maison. O palais désert ! ô rois ! ô lit nuptial ! ô femme volage ! Absente, on croit la voir, confuse, en silence, prévenant les reproches, toujours belle. Elle est au delà des mers ; mais son image remplit le palais qui la regrette. Les portraits les plus beaux sont odieux à son époux ; les yeux qui le charmaient n'y sont pas : Vénus a disparu toute entière.

Des songes, suivis de regrets, viennent lui retracer de vains plaisirs : plaisirs vains en effet, quand le bien qu'on croit

posséder s'échappe de nos mains, et que l'illusion s'enfuit promptement sur les ailes du sommeil. Tels et plus déchirants encore étaient nos tourments domestiques; mais, depuis le départ de l'armée, par toute la Grèce le deuil affligeant règne dans chaque maison. Tous les cœurs sont blessés : on a vu partir les gages les plus chers; il ne revient que des urnes et de la cendre.

Celui qui fait échanger les cadavres contre l'or, qui, dans les combats, tient la balance des armes, Mars, ne renvoie d'Ilion à de tristes parents qu'un déplorable reste, recueilli sur le bûcher, un vase rempli de poussière. Ils gémissent, et rappellent l'adresse de celui-ci dans la guerre, le trépas glorieux de celui-là; et pour qui?... pour une femme étrangère. Peut-être murmurent-ils tout bas; mais une indignation secrète retombe sur les Atrides. Une tendre jeunesse a trouvé son tombeau sous les murs d'Ilion; la terre conquise ensevelit les vainqueurs.

L'indignation publique est pesante; l'imprécation du peuple a toujours son effet. Un sombre pressentiment m'annonce des malheurs. Celui qui prodigue le sang n'échappe point aux dieux. Avec le temps les noires Euménides effacent, par des revers, l'éclat dont on brille aux dépens de la justice. Une vie trop obscure n'est rien; mais une gloire reprochable est un fardeau : elle nous approche trop de la foudre. Préférons des biens qui n'attirent point l'envie. Je ne veux ni être le destructeur des villes, ni voir, dans la captivité, ma vie soumise à des maîtres.

L'heureuse nouvelle, annoncée par le feu, s'est répandue promptement dans Argos; qui sait si elle est véritable, si les dieux ne nous trompent pas? Quel enfant ou quel insensé s'enflammera de joie sur la foi d'un signal, pour rougir ensuite quand la nouvelle démentie le fera changer de lan-

gage ? Soumis à une reine, il convient de la féliciter sur la seule apparence : le sexe, trop crédule, est promptement persuadé ; mais souvent le triomphe qu'il annonce s'évanouit aussitôt.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, LE CHOËUR.

CLYTEMNESTRE.

Bientôt nous saurons si ces flambeaux lumineux, ces fanaux et ces feux successifs étaient véridiques, ou si, pareil au songe, cet indice heureux n'était qu'imposture. Je vois sur le rivage un héraut couronné de laurier. La poussière qui s'élève m'annonce qu'un messenger, s'expliquant non plus sans voix et par la seule fumée des feux d'un bûcher allumé dans les forêts des montagnes, mais par des discours, augmentera ma joie, ou... mais rejetons un augure trop contraire; puisse la nouvelle surpasser encore notre attente!

LE CHOËUR.

Que celui qui formerait d'autres vœux en recueille lui-même le fruit!

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

O terre d'Argos, ma patrie, enfin après dix ans je vous revois! Parmi tant de vœux inutiles le mien seul est exaucé!

Non, je ne me flattais plus de mourir dans le sein de cette ville et d'y jouir de ma tombe... Salut, ô terre natale ! salut, ô lumière du soleil, ô Jupiter, souverain de cette contrée ! Dieu de Pythos, dont les traits ne sont plus dirigés contre nous, puissant Apollon, assez longtemps tu nous fus contraire sur les rives du Scamandre ; sois donc enfin notre sauveur et notre dieu tutélaire. Dieu des combats, et toi, vengeur des hérauts, mon auguste protecteur, Mercure, dieu messager ; vous aussi, héros qui nous avez vus partir, je vous invoque tous ; recevez avec bienveillance ce que le fer a épargné de notre armée. Maison chérie, palais de nos maîtres, vénérables foyers, dieux exposés à l'orient, qu'après une si longue absence votre œil soit favorable, si jamais il le fut, à mon roi. Agamemnon revient : il apporte la lumière dans la nuit qui couvrait et vous et son peuple ; recevez avec transport, en voici le jour, recevez celui qui a brisé le sol de Troie avec le soc dont Jupiter sillonne la terre dans sa vengeance. Les temples, les autels, la race entière des Troyens ont disparu : tel est le joug sous lequel les a courbés votre roi, l'ainé des Atrides, l'heureux Agamemnon. Il revient le plus grand, le plus auguste des vivants. Pâris, et sa ville complice, ne se vanteront point que leur crime ait surpassé le châtement. Coupable et de rapt et de fraude, le ravisseur a rendu son vol et a renversé pour jamais la maison de son père avec son pays : les enfants de Priam ont payé au double le prix de leurs fautes.

LE CHŒUR.

Héraut des Grecs, que les dieux bénissent votre retour !

LE HÉRAUT.

Ils l'ont béni ; désormais je mourrai content.

LE CHŒUR.

Le regret de votre patrie vous a bien tourmenté ?

LE HÉRAUT.

Le plaisir de la revoir m'arrache des larmes.

LE CHŒUR.

Ainsi donc ce mal si doux nous était commun ?

LE HÉRAUT.

Quel mal ? je ne puis vous entendre...

LE CHŒUR.

De désirer ceux qui nous désirent...

LE HÉRAUT.

Vous regrettiez l'armée, qui, de son côté regrettait sa patrie ?

LE CHŒUR.

Au point d'en soupirer sans cesse en secret.

LE HÉRAUT.

Mais en quoi son absence vous était-elle si funeste ?

LE CHŒUR.

Depuis longtemps le silence est mon salut.

LE HÉRAUT.

Qu'aviez-vous donc à craindre en l'absence du roi ?

LE CHŒUR.

Quoi qu'il en soit, comme vous, je mourrai content.

LE HÉRAUT.

Oublions le passé ; pendant un si long espace de temps on éprouve nécessairement et du bien et du mal. Qui peut, hormis les dieux, vivre longtemps exempt de peine ? Dans le trajet, que de travaux, de veilles, d'incommodités ! est-il un jour que nous ayons passé en entier sans gémir ? Débarqués, mêmes fatigues, et de plus odieuses encore. Comment peindre ces hivers, fléaux des oiseaux, et que les frimas de l'Ida rendaient intolérables ? ces étés où la mer,



immobile sur son lit abandonné des vents, dormait aux heures du midi ? Mais à quoi bon ce souvenir ? nos maux sont finis ; ils sont finis, surtout pour les morts qui ne songent point à revivre. Pourquoi celui qui survit irait-il compter le nombre des victimes et retracer des calamités passées ? Ne parlons plus de disgrâces. Pour ce qui reste de l'armée des Argiens, l'avantage l'emporte sur la perte. Publiions-le à la face de l'astre qui nous luit : que le bruit en vole et sur terre et sur mer ; que désormais, partout dans la Grèce, on puisse dire : Les Argiens, vainqueurs de Troie, ont consacré ces dépouilles, ces antiques trophées à leurs dieux ; et que ceux qui l'entendront s'écrient : Gloire à la ville d'Argos, gloire à ses chefs, honneur à Jupiter dont la faveur a tout fait. Vous savez tout.

LE CHŒUR.

Je suis vaincu, je l'avoue, par ces discours. On n'est jamais trop vieux pour convenir d'une erreur. C'est à Clytemnestre et aux siens de prendre les soins convenables, à moi de les partager.

CLYTEMNESTRE.

Ma joie avait éclaté à la première nouvelle que le fanal m'avait annoncée cette nuit de la prise et de la ruine de Troie ; mais on me reprochait ma crédulité. Quoi, disait-on, sur le rapport d'un garde qui a vu des signaux, vous croyez qu'Ilion est renversé ; il est bien d'une femme de livrer ainsi son cœur aux illusions. Chacun ici m'accusait d'imprudence. Toutefois cette femme a sacrifié ; et, à son exemple, on a répété dans Argos le cri du triomphe ; on a chanté dans les temples et allumé des feux odorants pour consumer les victimes... Mais que servirait que vous m'en disiez davantage ? Bientôt j'apprendrai tout de mon roi lui-même. Hâtons-nous de lui préparer une réception digne de lui.

Quel jour plus fortuné pour une femme que celui où elle voit ouvrir ses portes à un époux vainqueur dans la guerre et sauvé par les dieux ! Héraut, retournez : dites-lui qu'il reparaisse promptement, assuré de l'amour de son peuple ; qu'il vienne retrouver dans son palais sa fidèle épouse, telle qu'il l'a laissée, gardienne de sa maison, à lui seul attachée, ennemie de ses ennemis, et qui, toujours la même, n'a pas violé pendant sa longue absence le dépôt de l'hymen. Aussi pure que l'or, elle n'a connu aucun plaisir ni écouté aucun discours dont elle ait à rougir.

## SCÈNE III.

LE CHOEUR, LE HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

Pareil éloge de soi-même ne messied point à une femme vertueuse, quand il s'accorde avec la vérité.

LE CHOEUR.

Vous avez entendu de sa bouche ce qu'elle veut que vous puissiez clairement répéter ; mais, répondez-nous ; que fait Ménélas, ce roi que chérit la Grèce ? est-il vivant ? revient-il avec vous ?

LE HÉRAUT.

Je ne mentirai jamais pour plaire à mes amis, fussent-ils jouir longtemps de leur erreur.

LE CHOEUR.

Eh ! comment nous flatter par un mensonge ? un fait public ne peut se cacher.

LE HÉRAUT.

Ménélas a disparu de l'armée avec son vaisseau : telle est la vérité.

LE CHŒUR.

L'a-t-il quittée de lui-même en partant d'Ilion, ou serait-ce une tempête, commune à toute la flotte, qui l'en aurait séparé?

LE HÉRAUT.

Vous l'avez dit : voilà, en peu de mots, notre aventure malheureuse.

LE CHŒUR.

Mais est-il mort? est-il vivant? que croit-on dans l'armée?

LE HÉRAUT.

Qui le sait, et qui pourrait nous l'apprendre? si ce n'est l'astre qui nourrit la nature.

LE CHŒUR.

Quelle est donc cette tempête que la colère des dieux a suscitée contre les Grecs? Qu'en est-il arrivé?

LE HÉRAUT.

Il sied mal de profaner un jour heureux par de funestes récits : des dieux différents veulent de différents hommages. Quand un héraut, la tristesse sur le front, apporte dans une ville la funeste nouvelle qu'une armée est détruite, que tout un peuple a été frappé, et que chaque famille a perdu quelqu'un des siens par le double fléau, le double instrument de mort, le couple homicide qui suit le dieu des combats ; dans cet amas de désastres il ne doit faire entendre que l'hymne des Furies ; mais moi, messenger du salut, envoyé vers une ville triomphante et prospère, dois-je mêler les disgrâces aux succès et décrire une tempête que le courroux des dieux peut seul nous avoir envoyée ; car l'onde et la flamme, oubliant leur antique haine, s'étaient réconciliées pour conspirer la ruine de notre malheureuse armée. C'était durant la nuit que s'éleva ce fatal orage. Poussés par les vents de Thrace, nos vaisseaux se heurtèrent ; et,

fracassés dans leurs agrès par le choc violent, mal dirigés par des pilotes éperdus, au milieu des tourbillons de vent, de grêle et de pluie, furent la plupart abîmés dans les flots. Mais, sitôt que le soleil vint nous rendre la clarté, nous vîmes la mer Égée couverte de cadavres et de débris. Sans doute un dieu (car ce ne peut être un homme) avait intercédé pour nous; et, prenant le gouvernail, avait sauvé notre navire et l'avait dérobé à la fureur des vents. Sans doute la fortune conservatrice s'était assise parmi nous, puisque, loin du port, nous avons soutenu la tempête sans toucher aux écueils. Échappés au trépas dans l'empire de Neptune, rendus à un ciel serein, n'en croyant qu'à peine notre bonheur, nous n'avons plus pensé qu'au désastre récent de notre armée détruite et dissipée. Et à présent, si quelques-uns de nos compagnons respirent encore, ils nous croient perdus (en pourrait-il être autrement?) tandis que nous les croyons perdus eux-mêmes. Puissions-nous être plus heureux que nous ne pensons! Puisse Ménélas reparaître bientôt et le premier de tous! S'il vit encore, si, par les soins de Jupiter, qui n'aura pas voulu perdre la race des Atrides, les rayons de soleil éclairent encore ses yeux, espérons qu'il reviendra dans sa patrie. Vous m'avez entendu; soyez sûr que vous avez entendu la vérité.

## SCÈNE IV.

## LE CHOEUR.

Quel autre qu'un être invisible, qui, prévoyant les destins, règle les présages fortuits, a nommé, si conformément à son sort, cette Hélène dotée par la guerre et les combats?

Elle s'échappe d'un palais tranquille, s'abandonne au souffle des vents, et, véritable Hélène<sup>1</sup>, elle perd mille vaisseaux, elle perd son époux, elle perd la ville qui la reçoit. Des milliers de combattants, sur les invisibles traces de son navire, abordèrent aux rives ombragées du Scamandre qui furent bientôt inondées de sang.

Cette alliance fut pour Ilion l'alliance du malheur. Ainsi le voulait l'inévitable courroux du ciel pour venger l'offense faite à la table et aux autels de l'hospitalité, sur ceux qui, dans leur transport, avaient applaudi à l'hymen chanté par les fils de Priam. Instruite maintenant à chanter d'autres hymnes, la ville antique de Pergame pousse les accents de la plainte. Elle a vu longtemps avec douleur couler le sang de ses citoyens et maudit aujourd'hui la couche funeste de Pâris.

Un homme élève un lion; la mamelle et le lait le nourrissent pour la ruine de la maison qu'il habite. Au matin de sa vie, il est doux, il caresse les enfants, amuse les vieillards. Pareil au nourrisson nouveau-né, on le porte dans les bras; forcé par le besoin, il sourit et flatte la main; mais bientôt il montre de quelle race il est né. Pour prix de tant de soins, égorgeant les troupeaux, il apprête un festin qu'on ne lui demandait pas. Le sang coule de tous côtés; la famille pleure sans pouvoir arrêter son homicide rage: c'est le prêtre de la mort que le ciel a fait naître dans cette maison.

C'est ainsi, dirais-je, qu'Hélène entra dans Ilion, attrayante comme le calme des mers, embellissant la parure la plus riche, lançant de ses regards les traits les plus doux, fleur piquante de l'amour. Mais, quel changement! Ses

1. Le nom d'Hélène en Grec, décomposé, signifie: Qui perd des vaisseaux.

funestes noces se célèbrent, elle n'est plus qu'un hôte insociable et dangereux, furie dotée de larmes, qui, conduite par Jupiter vengeur, s'était élancée parmi les Troyens pour y accomplir un fatal hyménée.

On a dit, il y a longtemps, chez les hommes, que la grande prospérité est féconde, et que d'une fortune brillante germent d'irréparables revers. Pour moi, je pense différemment, car l'impiété en enfante bien d'autres, et tous dignes de leur origine; mais dans les familles vertueuses, la prospérité se perpétue de race en race.

Une première insolence engendre une insolence nouvelle, qui toujours croît pour faire éclore tôt ou tard au jour fatal le malheur des humains. C'est d'elle que naît l'éclipse du bonheur, le pouvoir invincible d'un fatal démon, et les noires infortunes, enfants semblables à leur mère.

Mais la justice brille jusque sous le toit enfumé du pauvre et comble d'honneurs une vie passée dans la vertu : elle détourne ses yeux des lambris dorés, souillés par le crime, et, méprisant le pouvoir si vanté des richesses, ne cherche qu'une demeure sainte : elle conduit tout à sa fin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, SUR UN CHAR, CASSANDRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O roi ! ô destructeur d'Ilion ! ô fils d'Atrée ! de quel nom vous nommer ? comment vous honorer sans exagérer ni restreindre ma joie ? La plupart des hommes, emportés au-delà des justes bornes, aiment mieux affecter un sentiment que de l'éprouver : prêts à pleurer avec le malheureux, la morsure du chagrin n'entame pas seulement leur cœur, et, pour paraître partager la joie de ceux qui sont dans le bonheur, ils forcent leurs visages à des ris simulés. Mais l'œil du pasteur habile, et qui connaît son troupeau, ne se trompe point à de perfides caresses qui le flattent sous l'apparence de l'attachement. Pour moi, je ne le cacherai point ; quand vous emmenâtes l'armée pour reprendre Hélène, vous fûtes désavantageusement dépeint dans ma pensée, comme un prince peu sage, dont l'ascendant forcé entraînait des hommes à la mort ; mais aujourd'hui c'est du fond de mon cœur, c'est en ami que je vous félicite du succès. Bientôt vous connaîtrez ceux d'entre les citoyens qui ont respecté ou violé la justice.

AGAMEMNON.

Saluons d'abord Argos et les divinités de ma patrie : je

leur dois et mon retour et la vengeance que j'ai tirée de la ville de Priam. Les dieux n'ont point laissé plaider cette cause. Tous, unanimement, ont jeté dans l'urne du sang le suffrage de mort et de destruction pour Ilion ; aucun n'a porté la main dans celle de la clémence : un vain espoir s'y est seul trouvé. Troie fume encore ; les feux de la vengeance y vivent ; et ses richesses s'envolent avec ses cendres en nuages épais. Rendons d'éternelles actions de grâces aux dieux. Par eux j'ai su tendre le piège le plus funeste ; et, pour une femme, le feu des Argiens a pulvérisé Pergame. Au coucher des Pléiades, un peuple armé, enfanté par un cheval, s'est élancé dans ses remparts ; et, comme un lion cruel, s'est désaltéré dans un sang injuste et coupable.

J'ai dû commencer par les dieux ; maintenant je vais répondre à vos discours. J'en conviens avec vous, peu d'hommes applaudissent au bonheur d'un ami sans ressentir l'envie, ce mal dont le venin pernicieux s'attache aux cœurs et les presse d'un double poids. Celui qui en est atteint souffre et de ses propres malheurs et de la prospérité d'autrui, je ne le sais que trop ; je connais le miroir de la société ; la bienveillance la plus apparente est moins qu'une ombre. Ulysse seul, quoique entraîné aux champs de Troie contre son gré, m'a toujours été fidèlement attaché : je me plais à le dire, soit qu'il soit mort, soit qu'il voie encore le jour.

Aussitôt que j'aurai célébré des jeux solennels en l'honneur des dieux, nous passerons au reste : ce que nous trouverons de bien, nous tâcherons de l'affermir ; et partout où le mal aura besoin de remède, employant avec sagesse soit le fer, soit le feu, nous essaierons d'en couper la racine. Entrons dans mon palais et dans mes foyers et faisons des libations aux dieux qui m'ont ramené d'une expédition si



lointaine. Ils m'ont donné la victoire, puissé-je en jouir longtemps !

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Citoyens, sénat d'Argos, je ne rougirai pas de vous montrer l'excès de mon amour : il est des temps où s'enhardit la pudeur. Souffrez que je rappelle ici moi-même, non par un organe étranger, ce que j'ai souffert pendant que mon époux était devant Troie. D'abord quelle peine accablante pour une femme que de rester isolée, loin de son époux, sans cesse alarmée par des discours sinistres et par de tristes nouvelles, auxquelles succèdent d'autres bruits encore plus fâcheux. Hélas ! s'il eût reçu autant de blessures que la renommée nous en racontait, son corps ne serait plus qu'une cicatrice. S'il fût mort aussi souvent qu'on l'a publié, certes il eût pu se vanter, nouveau Géryon aux trois corps, d'avoir eu plus d'une triple cuirasse à revêtir avant de descendre aux enfers. Combien de fois des mains étrangères n'ont-elles pas, malgré moi, brisé les instruments de ma mort, que ces tristes avis m'avaient fait préparer ? C'est par une suite de ces avis que je ne vous présente point ici, comme je le devrais, Oreste, ce cher gage de notre foi. N'en soyez point surpris ; je l'ai commis aux soins de votre hôte fidèle, Strophius de Phocide. Il m'a fait envisager un double danger dans les hasards que vous couriez aux champs de Troie. Le peuple révolté pouvait secouer le joug du sénat ; et il n'est que trop ordinaire aux hommes

d'accabler les malheureux : mes vues, à cet égard, ne sont point suspectes. Pour moi, mes larmes étaient taries jusqu'à la dernière : mes yeux portent les marques de tant de veilles employées à pleurer, dans l'attente toujours trompée des signaux. M'endormais-je, le bruit des ailes de l'insecte le plus léger troublait un sommeil dont les songes m'avaient présenté plus de maux qu'il n'en pouvait arriver dans sa durée. Mais aujourd'hui tant de peines sont oubliées. Cet époux est pour moi ce qu'est pour le troupeau le chien fidèle ; sur un vaisseau le pilote, dans un palais élevé la colonne qui l'affermirait, un fils unique aux yeux d'un père, à des nautoniers la vue inespérée de la terre, ou l'apparition d'un beau jour après la tempête, et l'onde épanchée d'une source pour un voyageur altéré. Quelle joie de le voir échappé à tant de périls ! Tous ces noms sont dignes de lui : que l'envie les pardonne ; j'ai souffert assez longtemps. Maintenant, ô mortel chéri ! descendez de ce char ; mais, prince, ne souillez point dans la poussière le pied qui a écrasé Troie. Que tardez-vous, esclaves que j'ai chargées de mes ordres, que tardez-vous à étendre ce tapis ? Que la pourpre couvre son passage ; qu'il entre dignement dans ce palais où l'on n'espérait plus le revoir. Pour le reste, mes soins vigilants, aidés des dieux, accompliront les décrets du destin.

## AGAMEMNON.

Fille de Lédà, gardienne de ma maison, vous avez mesuré votre discours à mon absence, vous l'avez fort étendu. Les louanges que je puis mériter doivent m'être données par d'autres : surtout ne me traitez point à l'égal d'une femme ; ne me prodiguez point comme à un roi barbare ces cris, ces adorations ; n'étendez point sur mon passage ces tissus trop précieux : réservons cet hommage à nos dieux. Moi,

mortel, marcher sur ces tapis magnifiques ! je ne le puis sans crainte : honorez-moi comme un homme, non comme un dieu. Ma gloire n'a pas besoin de cette pompe. La modération de l'âme est le premier bienfait des dieux. N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité : c'est en agissant toujours ainsi que je puis être sans alarmes.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! ne me dites point ce que vous ne pensez pas.

AGAMEMNON.

Croyez que je ne parle jamais contre ma pensée.

CLYTEMNESTRE.

Est-ce un vœu arraché par la crainte ?

AGAMEMNON.

Mieux instruit que personne, je dois vous parler ainsi.

CLYTEMNESTRE.

Qu'eût fait Priam s'il eût été vainqueur ?

AGAMEMNON.

Sans doute il eût marché sur la pourpre.

CLYTEMNESTRE.

Cessez donc de redouter les discours des hommes.

AGAMEMNON.

L'opinion publique est bien puissante.

CLYTEMNESTRE.

Celui-là n'est point heureux qui n'est point envié.

AGAMEMNON.

L'opiniâtreté ne sied point à une femme.

CLYTEMNESTRE.

Au comble de la gloire il est beau de céder.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je vous cède aujourd'hui?

CLYTEMNESTRE.

Oui, laissez-moi librement cette victoire.

AGAMEMNON.

Vous le voulez ; qu'on détache promptement ces brodequins. Puissent les dieux, quand je marche sur cette pourpre, ne point me regarder d'un œil jaloux ! je rougis de fouler aux pieds ces riches et précieux tissus : mais c'en est assez... Accueillez avec bonté cette étrangère (*il montre Cassandre*). Qui commande avec douceur est vu favorablement de Jupiter, personne ne subit volontiers le joug de l'esclavage. Cette captive est la fleur, l'élite des richesses de Troie : c'est comme un don de l'armée qu'elle a suivi mes pas. (*A Clytemnestre*). Puisqu'il faut vous obéir, entrons dans mon palais et marchons sur cette pourpre.

CLYTEMNESTRE.

La mer n'est-elle pas la source féconde de cette pourpre, de ces couleurs toujours vives, de ces teintures aussi chères que l'or ? qui pourrait l'épuiser ? votre palais, seigneur, est plein de ces richesses ; et l'opulence, non l'indigence, est votre partage. Ah ! combien de tapis aurais-je promis de fouler aux pieds si les oracles eussent mis à ce prix le retour d'un mortel si chéri ! Tant que vit le tronc de l'arbre le feuillage renaît, et son ombre nous défend des ardeurs de la canicule. Votre retour en ces lieux, la présence d'un époux tant aimé, est comme un soleil brillant dans l'hiver, ou comme la fraîcheur du zéphyr dans ces jours brûlants qui mûrissent le raisin. Jupiter, puissant Jupiter, entends mes prières, daigne accomplir ce que tu as résolu !

## SCÈNE III.

## LE CHOEUR.

D'où vient que la terreur assiège obstinément mon esprit occupé de présages ? D'où vient qu'un oracle secret, qui n'est point demandé, point acheté, me parle sans cesse, et qu'une juste confiance ne peut le rejeter comme un songe confus, et s'asseoir dans mon âme ? Le temps des alarmes était celui où l'armée, attachant les câbles au rivage, tirant les navires sur le sable, s'avança vers Ilion.

Mes yeux m'apprennent son retour, j'en suis témoin ; toutefois je crois entendre autour de moi le chant lugubre et dissonant des Furies ; mon cœur, de soi-même, intérieurement averti, ne se livre point entièrement à la douce espérance. Ah ! ce n'est point en vain que mes entrailles tressaillent, et que, dans la pensée d'une juste vengeance, l'esprit est enveloppé d'un noir tourbillon. Fasse le ciel que mes pressentiments soient au moins en partie démentis, et non entièrement vérifiés !

La santé trop robuste finit avant la jouissance ; le mal est voisin et habite auprès d'elle. Le destin trop prospère de l'homme échoue à un écueil invisible. La prévoyance, qui, d'un bras mesuré, rejette le surcroît d'une charge trop riche, prévient seule un naufrage total et la submersion du navire. Les dons abondants de Jupiter, les moissons annuelles peuvent éloigner l'indigence famélique ; mais le sang d'un homme, une fois versé et tombé sur la terre, quel enchantement peut le rappeler dans les veines ? Jupiter, dans sa sagesse, n'arrêta-t-il pas jadis celui qui savait ranimer les

morts<sup>1</sup>? Si l'ordre établi par les dieux ne me défendait pas de pénétrer plus avant, peut-être mon cœur forcerait ma langue à tout expliquer; mais hélas, mon âme frémit dans la nuit, affligée et sans espoir de jamais démêler à temps rien de ce qui la trouble aujourd'hui.

1. Le scoliaste remarque qu'il est ici question d'Esculape, que Jupiter avait frappé de sa foudre pour le punir d'avoir redonné la vie à Hippolyte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, CASSANDRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Vous aussi, Cassandre, entrez dans ce palais, puisque Jupiter veut que vous y soyez reçue avec bienveillance parmi nos nombreuses esclaves, à l'ombre des autels domestiques. Descendez de ce char... Déposez tout orgueil... Sachez que le fils d'Alcmène lui-même a été vendu comme un captif et a subi le joug de l'esclavage. Quand la fortune nous force à servir, il est doux d'être soumis à des maîtres accoutumés à l'opulence. Ceux qu'une moisson inattendue vient d'enrichir sont injustes et cruels envers leurs esclaves. Ici vous éprouverez un traitement convenable.

LE CHŒUR, à *Cassandre*.

La reine vient de s'expliquer clairement avec vous. Enlacée dans les liens de l'infortune, obéissez ; croyez-moi... Mais vous ne m'écoutez pas...

CLYTEMNESTRE.

Si mon langage n'est pas entièrement étranger à cette barbare, mes discours doivent la persuader.

LE CHŒUR, à *Cassandre*.

Suivez la reine ; ce qu'elle vous conseille est ce qui

convient le mieux à votre état : obéissez, descendez de ce char.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le loisir de l'attendre aux portes du palais. Déjà les victimes, destinées aux dieux en reconnaissance de notre bonheur inespéré, sont rangées près du foyer domestique. Vous, Cassandre, si vous voulez me suivre, ne tardez plus. Si vous ne pouvez comprendre mes discours, ni vous faire entendre, répondez au moins par des signes.

LE CHŒUR.

Cette étrangère, ce me semble, a besoin d'interprète. Elle est aussi farouche que les hôtes des forêts nouvellement pris par les chasseurs.

CLYTEMNESTRE.

L'insensée ! qu'elle écoute mal la raison ! Elle a vu la ruine de sa patrie et ne saura pas obéir au frein avant de l'avoir couvert d'une écume sanglante. Mais je ne veux point m'abaisser à lui parler davantage.

## SCÈNE II.

CASSANDRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Pour moi, j'écoute la pitié, non la colère. Venez, infortunée ; quittez ce char ; subissez volontairement le joug de la nécessité.

CASSANDRE.

Ah ! ah ! dieux ! ô Apollon ! Apollon !



LE CHŒUR.

Pourquoi ces soupirs envoyés vers Apollon ? La plainte n'est point l'hommage qui lui convient.

CASSANDRE.

Ah ! ah ! dieux ! ô Apollon ! Apollon !

LE CHŒUR.

Elle poursuit ses tristes plaintes et les adresse à un dieu qu'on n'invoque point dans les larmes.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur ! Apollon, dieu trop bien nommé<sup>1</sup> pour moi, tu vas donc me perdre encore une fois ?...

LE CHŒUR.

On dirait qu'elle va prophétiser sur ses propres malheurs : toute esclave qu'elle est un dieu l'inspire encore.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur ! Apollon, dieu trop bien nommé pour moi, où m'as-tu conduite ?

LE CHŒUR.

Dans le palais des Atrides ; si vous l'ignorez encore, je vous l'apprends et ne vous trompe point.

CASSANDRE.

Dans un palais abhorré des dieux, complice de forfaits parricides et d'apprêts de mort ; en ce lieu du massacre d'un époux, en ce réceptacle de sang !

LE CHŒUR.

Quel est donc la sagacité de cette étrangère ? elle connaît trop bien ces lieux ensanglantés.

1. Le nom d'Apollon en grec signifie : qui perd.

CASSANDRE.

J'en crois ces témoins... ces enfants qui crient... qu'on égorge... dont les chairs servent de nourriture à leur père.

LE CHŒUR.

Vous avez le don des oracles, je le sais; mais qu'avons-nous besoin de prophètes?

CASSANDRE.

Ah dieux! que prépare-t-on? quel crime nouveau, quel forfait horrible on médite en ce palais? Attentat odieux à des sujets fidèles, irréparable... Le secours est éloigné...

LE CHŒUR.

Je ne puis comprendre ces derniers oracles. Le reste nous est connu : ces murs en parlent encore.

CASSANDRE.

Ah! malheureuse! tu l'oses?... Après avoir servi ton époux dans le bain... Achèverai-je?... L'instant approche... les coups se redoublent et se pressent...

LE CHŒUR.

Je ne vous entends plus : je ne puis comprendre des oracles enveloppés d'énigmes.

CASSANDRE.

Ciel! ô ciel! que vois-je? est-ce le filet de l'enfer?... Quel piège?... L'assassin, c'est l'épouse elle-même!... Furies insatiables du sang de Pélops, réjouissez-vous sur ce sanglant sacrifice.

LE CHŒUR.

Quelles sont ces furies que vous invitez à la joie? Vos paroles m'alarment... Mon sang troublé se retire vers mon cœur, comme s'il venait d'être frappé d'un coup mortel, et que mes yeux se fermassent pour jamais au jour. Un malheur prochain nous menace.

CASSANDRE.

Voyez... voyez... Écartez le taureau de la génisse... Elle le surprend enveloppé dans un funeste vêtement... Elle le frappe... Il tombe dans son bain... dans le vase de la ruse et de la mort.

LE CHŒUR.

Je ne me vante point de savoir expliquer les oracles; cependant je crois entrevoir ici de grands désastres. Hélas! quel bonheur les oracles annoncent-ils jamais aux mortels? L'art antique des devins n'a jamais su nous porter que le trouble et la terreur.

CASSANDRE.

Infortuné! Quel est ton destin déplorable? car je puis mêler ici mes propres malheurs. Dieux, où amenez-vous la triste Cassandre? où?... si ce n'est à la mort.

LE CHŒUR.

Quel dieu, quelle fureur vous transporte? Vous chantez sur vous-même un chant déréglé. Ainsi la tendre Philomèle, insatiable de pleurs, dans ses plaintes lamentables, gémit sur Itys et nourrit sa vie d'amertume.

CASSANDRE.

Trop heureux le destin de Philomèle: les dieux lui ont donné des ailes; ses jours sont doux et sans douleur; un fer aigu tranchera les miens.

LE CHŒUR.

Ces terreurs subites, ces vains transports vous viennent-ils des dieux? Pourquoi ce chant, ces cris effrayants, inarticulés, et ces accents aigus? Qui vous ouvre la voie prophétique de ces oracles sinistres?

CASSANDRE.

O noces de Pâris, fatales à tous les siens! O Scamandre

qui abreuvais ma patrie ! tes rives ont vu croître et s'élever mon enfance ; bientôt je rendrai mes oracles sur les bords du Cocyte et de l'Achéron.

LE CHŒUR.

Ah ! ce dernier oracle ne se fait que trop bien entendre. Un enfant le comprendrait. Je suis frappé d'une crainte mortelle. Chaque nouveau malheur qu'elle déplore est un trait qui me déchire.

CASSANDRE.

O travaux infructueux d'un empire renversé ! Nombreux sacrifices de taureaux engraisés, que mon père offrait aux dieux sous nos murs, de quoi nous avez-vous servi ? Ilion n'est plus et moi je verserai bientôt ici tout mon sang.

LE CHŒUR.

Vos discours ne se démentent point ! Un démon trop puissant qui vous possède vous inspire ce sinistre langage, et vous fait annoncer des maux déplorables et funestes. Quel terme auront ces présages ?

CASSANDRE.

Eh bien ! mon oracle ne sera plus enveloppé de voiles, comme une épouse nouvelle, mais clairement énoncé ; pareil au vent qui grossit les flots en les poussant vers les côtes de l'orient, il mettra dans leur jour plus de maux que vous n'en présentez. Je ne parle plus par énigmes. Soyez témoins si je suis sur la trace de vos antiques malheurs. Ce palais retentit sans cesse d'un concert dissonant et funeste. Ivre de sang humain, une troupe enhardie de furies domestiques y reste, on ne peut les en chasser. Fixées dans cette demeure, elles y ont entonné l'hymne des enfers, signal de la mort ; et, dans un odieux refrain, elles ont chanté le nom détestable de celui qui souille la couche de son frère.

Me trompé-je ou ai-je frappé le but? Suis-je un faux prophète, un vain imposteur? Rendez plutôt témoignage avec serment que je connais les anciens forfaits de cette race.

LE CHŒUR.

Hélas! un serment, si j'osais le faire, remédierait-il à nos maux? Mais que vous m'étonnez! Élevée au delà des mers, dans une ville étrangère, vous parlez comme si vous étiez née parmi nous.

CASSANDRE.

Le dieu prophète m'a fait don de cet art; jadis j'eusse rougi de l'avouer.

LE CHŒUR.

Ce dieu n'était-il point frappé des traits de l'amour? Quiconque peut tout est bien porté à n'écouter que ses désirs.

CASSANDRE.

Il m'attaqua longtemps; sa passion était extrême.

LE CHŒUR.

Répondîtes-vous enfin à ses transports?

CASSANDRE.

Je le promis; mais je trompai le dieu des oracles.

LE CHŒUR.

Étiez-vous déjà instruite de cet art divin?

CASSANDRE.

Déjà ma voix avait prédit aux Troyens tous leurs malheurs.

LE CHŒUR.

Mais la colère du dieu vous laissa-t-elle impunie?

CASSANDRE.

Après mon mensonge, personne ne crut mes oracles.

LE CHŒUR.

Cependant ils ne nous paraissent que trop véridiques...

CASSANDRE.

Ah ciel ! ô douleur !... Un nouveau transport prophétique m'agite, de nouveaux présages me troublent... Voyez-vous dans ce palais ces enfants pareils aux spectres de la nuit ?... massacrés par ceux qui doivent les chérir... Ils portent dans leurs mains leur chair, leurs entrailles, leurs cœurs !... Mets épouvantable !... Leur père en a goûté... Pour les venger, un lion, mais un lion sans courage, après avoir souillé le lit conjugal, n'attend que le retour de mon maître (esclave, je dois m'accoutumer à ce nom) ; le chef des Grecs, le destructeur d'Ilion, ne sait pas quels maux lui prépare le monstre domestique dont la bouche semblait le flatter et le visage lui sourire... Une femme l'oser !... Poignarder un homme !... Comment la nommerai-je ? serpent à double tête, ou Scylla, habitante des rochers, fléau des navigateurs, mère de l'enfer, quelle haine inextinguible elle souffle dans sa famille ! L'impie !... elle pousse des cris de joie comme après une victoire ! on dirait qu'elle revient triomphante... Dussiez-vous ne pas me croire, car tel est mon sort, ma prédiction s'accomplira bientôt ; vous en serez les témoins : bientôt en gémissant vous m'appellerez la trop véridique prophétesse.

LE CHŒUR.

J'ai reconnu le repas affreux de Thyeste ; j'en ai frémi. A ce récit fidèle, la crainte m'a saisi ; j'ai écouté le reste, mais je ne puis le comprendre.

CASSANDRE.

Vous verrez, je vous le déclare, vous verrez la mort d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ? malheureuse, étouffez ces paroles.

CASSANDRE.

Il n'est point de remède à ce malheur.

LE CHŒUR.

Non sans doute, quand il sera venu ; mais puisse-t-il ne pas arriver !

CASSANDRE.

Ici, vous faites des vœux ; là, on songe à frapper.

LE CHŒUR.

Et quel homme méditerait ce forfait ?

CASSANDRE.

Vous avez donc bien mal écouté mes oracles ?

LE CHŒUR.

Je n'ai point reconnu l'auteur du complot.

CASSANDRE.

Cependant j'ai su vous parler votre langue...

LE CHŒUR.

Et celle des oracles : ils sont obscurs.

CASSANDRE.

O dieux ! quel feu me dévore ! O Apollon, dieu du Lycée ! Infortunée Cassandre ! La lionne, unie avec un loup, dans l'absence d'un lion généreux, va m'immoler à mon tour. Elle cherche une excuse ; je servirai de prétexte à sa fureur. C'est pour le punir de m'avoir amenée, dit-elle en aiguisant son poignard, qu'elle égorge son époux. Que fais-je encore de ce sceptre, de ces couronnes, la risée de mes ennemis ? Vains ornements, soyez brisés avant ma mort ; c'est tout ce que je vous dois. Allez parer d'autres infortunées. Viens, Apollon, viens reprendre cette robe prophétique. Sous cet

appareil tu m'as vue l'objet des railleries injustes, et de mes amis et de mes ennemis ; traitée, comme les femmes à prestiges, de misérable, de mendiante, de famélique, j'ai tout enduré. Aujourd'hui, dieu prophète, à quelle mort mènes-tu ta prophétesse ? Au lieu de l'autel où mon père fut immolé, c'est sur le plus infâme trône que je vais être égorgée. Toutefois les dieux ne laisseront point ma mort impunie. Bientôt celui qui doit la punir reviendra. Rejeton matricide, vengeur de son père, maintenant exilé, errant loin de cette terre, il reviendra pour combler les maux de cette famille : l'imprécation d'un père mourant le ramènera. Étrangère, qu'ai-je à déplorer ici ? J'ai vu le destin d'Ilion ; celui de ses vainqueurs est une injustice du ciel. Affrontons la mort, puisque les dieux en ont prononcé le terrible serment. Portes des enfers, je vous invoque, ouvrez-vous. Puisse au moins la mort me frapper d'un seul coup ! Puisse mon sang s'écouler à grands flots, et mes yeux se fermer sans effort !

LE CHŒUR.

O fille trop malheureuse, trop éclairée, que d'événements renfermés dans votre prédiction ! Si votre sort en effet vous est connu, pourquoi courir à l'autel comme une victime entraînée par les dieux ?

CASSANDRE.

Amis, je ne puis, par des délais, éviter mon destin.

LE CHŒUR.

Le différer est toujours un avantage.

CASSANDRE.

Le jour est venu ; la fuite serait inutile.

LE CHŒUR.

Infortunée, que nous admirons votre courage !



CASSANDRE.

C'est l'unique consolation des malheureux.

LE CHŒUR.

Il est beau, sans doute, de mourir généreusement.

CASSANDRE.

O malheureux père ! ô enfants généreux ! quel fut votre sort !

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc, quel effroi vous ramène ?

CASSANDRE.

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

D'où viennent ces soupirs ? l'horreur vous saisit.

CASSANDRE.

Ce palais respire le carnage ; il dégoutte de sang.

LE CHŒUR.

Oui ; du sang des victimes brûlées sur l'autel.

CASSANDRE.

J'y vois la vapeur des tombeaux.

LE CHŒUR.

Quel exécrable encens !

CASSANDRE.

Entrons, et jusque dans ce palais déplorons le sort d'Agamemnon et le mien. J'ai assez vécu... O mes hôtes!... je n'hésite point comme l'oiseau qui pressent le piège... Rendez-en témoignage quand la mort d'une femme expiera ma mort, et le sang d'un homme, le sang d'un époux malheureux ; c'est le présent d'hospitalité que je demande en mourant.

LE CHŒUR.

Infortunée, que je m'attendris sur ton sort que tu nous viens d'annoncer !

CASSANDRE.

J'ajoute encore un mot, il me tiendra lieu de plainte. Soleil qui me luis pour la dernière fois, et vous, mes futurs vengeurs, faites payer cher à mes barbares assassins la mort trop facile d'une esclave sans défense. O destins des humains ! Heureux, une ombre les renverse ; malheureux, ils sont oubliés comme un trait effacé par l'éponge humide. Toutefois, leur bonheur fait plus de pitié que leur malheur.

## SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Les hommes ne se rassasient jamais du bonheur. Nul de ceux que distingue la fortune ne lui ferme sa porte et lui dit : n'entre plus ici. Voyez le fils d'Atrée : les dieux lui ont livré la ville de Priam, il revient honoré par le ciel, mais s'il expie un sang versé depuis longtemps, si, sacrifié à des mânes irrités, sa mort paye trop chèrement d'autres morts, qui des mortels se vantera d'être né sous un astre bienfaisant ?

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON, DERRIÈRE LE THÉÂTRE, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Ah ciel ! je suis percé d'un coup mortel.